

La Fugue

Les élites

« Le véritable progrès démocratique n'est pas d'abaisser l'élite au niveau de la foule, mais d'élever la foule vers l'élite » George Elgozy

**Entretien exclusif
avec Eric Mension-Rigau,
professeur d'Histoire
contemporaine à Sorbonne
Université et titulaire
de la chaire d'histoire
culturelle France
XIX^{ème}-XX^{ème}
siècle**



SOMMAIRE

L'édito

Par Alban Smith

Qui pour sortir les élites de leur quiétude ésotérique ? Si elles ne peuvent être inquiétées que par elles-mêmes, tant que les élites ne représenteront pas la diversité de l'opinion publique, elles ne le seront que très peu. Lorsque les Gilets Jaunes ont exprimé en 2018 leur colère désespérée à l'encontre des élites médiatiques et politiques, ils n'imaginaient probablement pas un changement de nom pour l'ENA et des discussions complaisantes autour d'une réforme du corps préfectoral. Ces réformes ne devraient qu'aider le président de la République à ne pas rendre copie blanche dans quelques mois. L'enjeu pour nos élites est désormais de dissimuler la rupture qu'ils marquent avec le reste, afin de permettre une sorte de cohésion sociale. Pour embrasser la société qu'ils ont pour rôle de chapeauter, il faudra qu'elles lisent la littérature française pour apprendre quelle était la courtoisie des élites anciennes, qu'elles visitent la France pour constater les merveilles qu'elles ont laissé à notre pays, et qu'elles apprennent l'Histoire afin de comprendre ce qu'est la France et ce dont elle a besoin. Loin d'un souvenir nostalgique de la noblesse, nos élites contemporaines devraient repartir en quête de noblesse.

- 4** **UN COUP D'ŒIL SUR L'ACTUALITÉ**

- 6** **HISTOIRE**
« Les aristocrates à la lanterne »

- 10** **LITTÉRATURE**
Le roman de chevalerie ou la quête de l'idéal

- 15** **HISTOIRE DE L'ART**
Le prophète des temps modernes

- 23** **ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC**
Eric Mension-Rigau

- 28** **NOS COUPS DE CŒUR ...**
Eurydice aux Enfers
Corniche Kennedy
The Parisianer. Chroniques du Musée

RÉDACTION

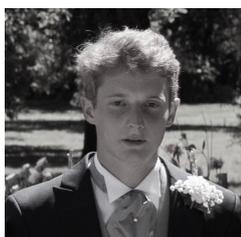


Alban Smith
Cofondateur
Responsable des
entretiens



Histoire

Hervé de Valous
Cofondateur
Rédacteur



Philosophie

**Emmanuel
Hanappier**
Rédacteur



Littérature

Ombeline Chabridon
Rédactrice



Histoire de l'Art

Olivia Jan
Rédactrice



Actualité

**Alain d'Yrlan
de Bazoge**
Rédacteur



Aliénor Brochot
Secrétaire de rédac-
tion



**Pauline
Doutrebente**
Responsable com-
munication



Inès de Sevelinges
Maquétiste



Ysende Debras
Responsable brèves

Ont également collaboré à ce numéro : **Violaine Epitalon, Apolline Debras,
Charlotte Chomard.**

UN COUP D'ŒIL SUR L'ACTUALITÉ



J'Y SUIS, J'Y RESTE !

Par Alain d'Yrlan de Bazoges

Les élites seront-elles le thème principal de la prochaine campagne présidentielle ? Ce motif a dominé ce quinquennat, et risque d'être au centre des prochaines élections. Et pourtant, c'est actuellement sur la question de la sécurité que s'affronte la classe politique. Avec le meurtre d'un policier à Avignon, mais surtout les deux tribunes de généraux dans *Valeurs Actuelles*, tout le monde médiatico-politique n'a plus à la bouche que les mots sécurité, délinquance et terrorisme.

Soyons sans crainte, les élites restent un des enjeux centraux de nos problématiques actuelles, et la droitisation actuelle du débat public n'est probablement que temporaire. Toujours est-il qu'actuellement, les élites font moins cliquer que des tribunes inoffensives de généraux à la retraite.

Prenons le cas de la suppression de l'ENA, mesure présentée comme anti-élite, venant mettre fin à une institution présentée comme déconnectée, uniformisatrice et sectaire. Rue Saint-Guillaume, on a compté trois morts par noyade dans les torrents de larmes des élèves de l'École d'Affaires publiques. Mais dans le reste de la France, peu de gens ont bronché pour une mesure que personne n'attendait, et qui n'est au fond qu'un changement de nom. Avec cette mesure, Emmanuel Macron, ancien énarque, nous fait du Lampedusa dans le texte : « *Tout doit changer pour que rien ne change* ».

A l'inverse, les deux tribunes des généraux dans *Valeurs Actuelles* nous refont la pièce *Beaucoup de bruit pour rien*. L'actualité politique est dominée depuis plusieurs semaines par ces deux textes gentillets, qui ne font que dire ce que tout le monde savait déjà, et qui ne font qu'appeler les élites politiques à plus d'actions. De ce brouhaha quelque peu inutile, si ce n'est le fait qu'il déplace la fenêtre d'Overton du bon côté, on peut tirer deux enseignements. Premièrement, l'opinion française apprécie considérablement son armée, bien plus que sa classe politique. Deuxièmement, la classe politique a si peu confiance en ses capacités et sa légitimité qu'elle prend n'importe quelle critique comme une menace de putsch.

Ce manque de confiance de l'élite politique ne se retrouve pas du tout au sein de l'élite économique. C'est là la thèse du professeur d'Harvard, Michel Sandel : l'idéologie méritocratique et la « *diplomatie* » actuelle créent des élites économiques capricieuses. L'idée que l'on ac-

cède à un statut d'élite par la force de ses bras, à la sueur de son front créerait des élites qui pensent mériter leur statut, et se permettent donc d'exiger ce qu'ils considèrent être leurs dus, sans se soucier aucunement de leurs devoirs. Sandel développe aussi une critique très juste du glissement des Démocrates américains, qui sont passés d'une relative critique des élites à un encensement des études comme moyen d'accéder à l'élite, se mettant, par là même, à dos le quart de la population américaine qui ne fait pas d'études supérieures. En caricaturant, une bonne partie de la gauche américaine ne se soucie plus de l'existence d'une élite, mais seulement de la proportion de femmes, de noirs, de gays, etc. dans celle-ci.

Cette critique de la méritocratie n'est pas nouvelle. En effet, il peut paraître assez naïf de penser qu'un individu soit entièrement et complètement responsable de sa vie, de ses succès et échecs éventuels. Bien entendu, même les défenseurs de ce concept en ont conscience. Ils répondront probablement que la méritocratie est une fiction performative, que c'est en insistant sur la méritocratie, en implantant dans l'esprit de tous que celle-ci existe déjà que l'on peut se rapprocher d'une société effectivement méritocratique.

On peut cependant s'interroger sur le bien-fondé de ce raisonnement au vu de ses résultats, et notamment des élites que celui-ci produit. Comme le défendait Julius Evola, la méritocratie empêche la stabilité politique car elle produit des élites qui pensent tout mériter, et qui n'hésiteront pas à tout changer si le système ne leur donne pas ce qu'ils pensaient mériter. Evola défend au



Emmanuel Macron à l'Hôtel de Ville de Paris lors de son investiture en mai 2017

contraire l'aristocratie, entendue ici dans son acception antique, car elle produit plus de stabilité mais surtout de meilleures élites. L'aristocrate est tenu par le fameux adage "Noblesse oblige". Par conséquent, aussi puissant soit-il, il doit toujours se montrer digne de son rang et de ses ancêtres. Aussi doué, talentueux et méritant soit-il, l'aristocrate est toujours encadré par une sorte de transcendance. Par son institutionnalité, son caractère inné et non acquis, l'aristocratie produit une élite théoriquement mieux formée et moins capricieuse.

Ce raisonnement est tout aussi discutable bien entendu. Mais il est important de le poser, afin de sortir de l'interminable débat « *Je suis méritant – Non tu ne l'es pas* » qui éclot dès que des étudiants de grandes écoles et des étudiants en sociologie se rencontrent. Débat stérile, et débat tartuffe s'il en est, car dans cette situation les deux parties appartiennent à l'élite diplômée, les 20% de Français ayant un niveau Bac +5 ou plus. Plutôt que de continuer ce débat inutile sur le mérite de l'accès au statut d'élite, il serait sans doute plus intéressant de chercher à justifier son mérite à le garder. Passer d'une méritocratie de l'accès à une méritocratie du maintien. ■

HISTOIRE

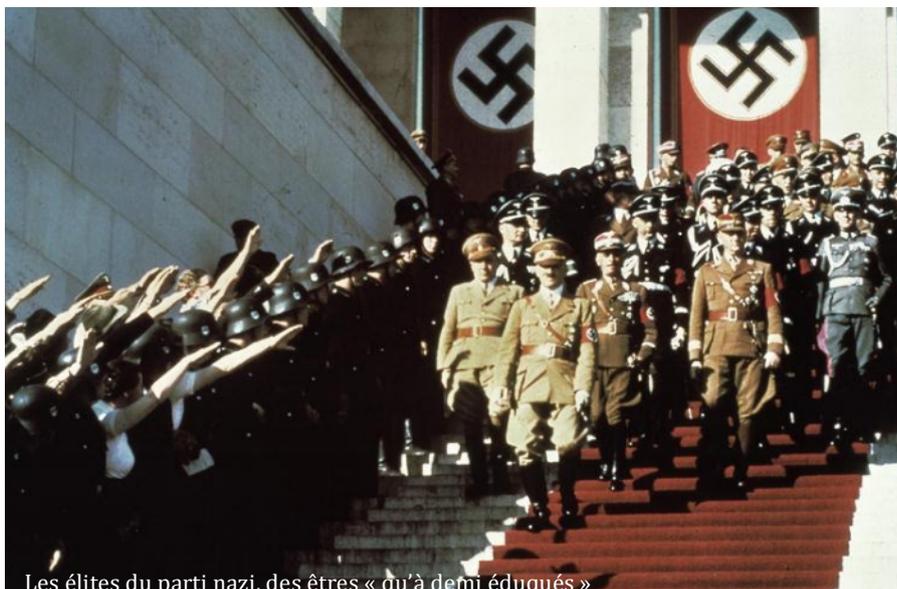
« Les aristocrates à la lanterne »

Par Hervé de Valous

Un siècle d'influence marxo-léniniste a dévoyé l'idée même d'élite. Quarante ans de trahison et de désintéressement du bien commun ont détourné les élites de leur rôle naturel auprès du plus grand nombre. Mais nous avons besoin d'elles ; l'Histoire a besoin d'elles.

Pendant près d'un millénaire, une élite a dominé l'Occident : la noblesse. Assumant son rôle et ses devoirs de manière fort différente selon les pays et les époques, elle ne fut pas moins une catégorie à part de la société, acquérant au fil des siècles une notoriété et un prestige qui la firent rayonner. En pleine Révolution, les comtes de Provence et d'Artois, frères de Louis XVI, adressèrent un manifeste à la noblesse française, résumant la diversité d'état de cette élite européenne que nous nommons sous le même vocable générique de

“noblesse” : « Souvenez-vous, noblesse française, que vous n'êtes ni souveraine comme en Allemagne, ni féodale comme en Pologne, ni législative comme en Angleterre, ni caste sacrée comme dans l'Inde ;



Les élites du parti nazi, des êtres « qu'à demi éduqués »

mais que, née de l'honneur, vous devez vivre et mourir sur les marches du trône ». Les monarchies disparues, les noblesses n'en sont pas moins restées des références pour les nouvelles élites officielles, exerçant comme en France, un formidable pouvoir d'attraction et prouvant une formidable résilience au temps malgré la disparition de leur système politique de prédilection. L'époque contemporaine a néanmoins déstabilisé en profondeur et à grande vitesse le modèle élitiste de la noblesse en Europe, ceci ayant des conséquences dramatiques pour les sociétés.



Le soulèvement des ouvriers, Sérov Valentin Alexandrovitch (1865-1911). Les conséquences du paupérisme

Un monde sans élite : le paradis ?

En France, les années révolutionnaires ont transmis à certains la passion de l'égalitarisme et une sainte horreur de toute forme d'élite. L'article premier de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen a, à jamais, enfoncé le clou de cet égalitarisme : « *Les hommes naissent et demeurent*

libres et égaux en droit ». La nuit du 4 août 1789 qui mit fin aux privilèges, annonçait un paradis égalitaire où il n'y aurait plus « *ni Dieu, ni maître* ». La nature ayant horreur du vide, le privilège de la naissance ayant été supprimé, l'argent devint la nouvelle mesure de toute chose. Ce n'est pas sans raison que le XIX^{ème} siècle fut celui de la bourgeoisie.

Sous couvert d'égalitarisme politique, cette nouvelle élite instaura un nouveau critère de respectabilité indexé sur l'épaisseur du portefeuille. Ils étaient bons républicains et en faveur de l'égalité citoyenne, mais les bourgeois du XIX^{ème} siècle envoyèrent femmes et enfants au fond des mines ou dans des usines dans des conditions déplorables. De manière générale, les ouvriers travaillaient 10 à 12 heures par jour, n'avaient pas de congé, et leur espérance de vie avait chuté dramatiquement au point d'alerter de nombreux intellectuels, tel Villermé dans son *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers* (1840). « *J'aime croire que, nous autres [les nobles], nous n'aurions pas fait travailler en usine des*

enfants de cinq ans » grince Frédéric de Foncrest dans *Le professeur d'histoire* de Vladimir Volkoff... Révélateur ! La forme républicaine du pouvoir empêchait les bourgeois de se considérer aux yeux de tous comme une véritable élite institutionnalisée, mais leur puissance financière leur donna la capacité de se comporter comme telle. Affranchis des devoirs politiques ou militaires, ils ne détenaient plus que le seul pouvoir de l'oppression sociale. Affranchis des devoirs

politiques ou militaires, ils ne détenaient plus que le seul pouvoir de l'oppression sociale. Le paupérisme, engendré par cette élite capitaliste peu scrupuleuse, poussa les masses ouvrières miséreuses dans les bras du marxisme avec les conséquences que nous connaissons.

À l'échelle européenne, la Grande Guerre signa la fin du IIIème Reich. En l'espace de quelques semaines, le personnel politique fut intégralement renouvelé. Les *junkers* allemands qui exerçaient une domination sur les sociétés germaniques depuis plus d'un millénaire furent mis à la porte de l'histoire sans coup férir. Des siècles d'éducation et de culture avaient pourtant fait d'eux une élite distinguée, possédant tous les codes de la civilité et auxquels le reste de la société se référait selon les mécanismes étudiés par Norbert Elias dans *La société de cour*. Cette élite fut remplacée, après l'échec de la République de Weimar, par les nazis. Dans *Studien über die Deutschen* (1989), Norbert Elias ne mâche pas ses mots sur les cadres du parti et les analyse comme étant des êtres « *qu'à demi éduqués* », des « *ratés de l'Ancien Régime* ». C'est la seule justification qu'il trouve valable pour expliquer qu'ils aient pu avoir foi en une doctrine raciale si primaire. Pour Norbert Elias, une élite ancienne et traditionnelle a toute son importance, comme gage le plus efficace de ne pas sombrer dans les pires travers et comme modèle pour accompagner les sociétés dans un « *processus de civilisation* ».

Affranchis des devoirs politiques ou militaires, ils ne détenaient plus que le seul pouvoir de l'oppression sociale

La noblesse à l'épreuve du temps

La noblesse est un objet de curiosité pour la sociologie et l'histoire. Elle est quasiment la seule élite spécifiquement attachée à un régime qui ait survécu à ce dernier. En effet depuis 1789 avec la fin de ses privilèges et plus encore depuis 1848, date à laquelle les républicains ont tiré un trait sur son existence juridique et légale, elle est restée très largement fidèle à tous les aspects constitutifs de sa singularité.

La tradition du service de la France est évidemment un des grands apanages revendiqués par la noblesse et cela est marquant quand nous nous penchons sur le cas particulier de l'armée. Jusqu'à la fin du XIXème siècle, les nobles constituent 12% des effectifs de Saint-Cyr et 20% des généraux. Autrement dit, il y a une « *surreprésentation relative* » de la noblesse dans l'armée si l'on veut utiliser un terme pompeux de sociologie. Alors que rien ne les

lie au régime républicain - loin de là - ils ne s'en font pas moins remarquer sur tous les champs de bataille français du XXème siècle : 5 à 6 % de nobles sont tués durant la Grande Guerre contre 3% de l'ensemble de la population ; 5% des compagnons de la libération sont des aristocrates ; ils sont encore 2% des officiers de l'armée de terre.

Mais la dimension militaire n'étant pas la seule du service, nous pourrions citer les œuvres sociales instituées par les nobles dans les campagnes tout au long du XIXème et du XXème, à l'origine d'une véritable politique sociale en milieu rural. C'est ce qui a fait dire à l'historien Leroy

Ladurie que « *ces syndicalistes à particule ont souvent fait bien davantage pour transformer la société villageoise que ne faisaient les révolutionnaires en chambre, incapables d'appréhender les ruraux* ». Et que dire de leur présence parmi les grands commis de l'État, là encore très représentative du désir de servir ce petit monde ? Six élèves de l'ENA sont d'origine nobiliaire en 1986, sept en 1987. Au vu du prestige de cette école, un tel nombre n'est pas anodin.

Que veulent dire tous ces chiffres ? Pas grand-chose si ce n'est que cette élite ne fut pas qu'attachée à de vains privilèges. Elle a su démontrer aux yeux de ses adversaires qu'elle demeura et demeure encore fidèle au bien commun contre ses propres intérêts, et qu'elle aussi revendique avec De Gaulle « *se faire une certaine idée de la France* ». Un beau défi jeté au visage de nos élites actuelles. ■



Les volontaires de l'Ouest du colonel de Charrette à la bataille de Loigny, le 2 décembre 1870, Charles Castellani (1838-1913). L'exemple même d'une famille passée du dévouement à la cause royale au service de la France

Le roman de chevalerie ou la quête de l'idéal

Par Ombeline Chabridon

Ce mois-ci, les romans de chevalerie se sont imposés comme une évidence. Perceval ou le conte du Graal de Chrétien de Troyes dormait depuis bien trop longtemps sur son étagère, et c'était l'occasion. J'ai ouvert le livre, et j'ai laissé pointer les interrogations au bout des lignes vieilles de huit cents ans.

Car le livre de Perceval est de ceux qui surprennent. Il faut lire l'ancien français, ou au moins quelques vers. Il faut faire résonner ces mots du XII^{ème} siècle : « *Ce fu au tans qu'arbre foillissent, / Que glai et bois et pre verdissent, / Et cil oisel en lor latin / Cantent doucement au matin...* » Ce qui donne, avec le charme en moins : « *C'était au temps que les arbres fleurissent, que les bocages se couvrent de feuilles et les prés d'herbe verte, alors que dès l'aube les oiseaux chantent doucement en leur latin...* » (Lucien Foulet). La langue médiévale, même « traduite » en français moderne,

garde ce je-ne-sais-quoi d'à la fois poétique, enchanté, et un peu lointain. Ce français, qui n'est pas si *ancien*, parvient à représenter les sentiments avec la délicatesse un peu naïve d'une enluminure. Ainsi, pour évoquer l'amour naissant de Perceval et de Blanchefleur, Chrétien de Troyes écrit doucement : « *Elle lui mettait la clé d'amour en la serrure du cœur* »...

L'idéal chevaleresque

C'est en cette langue qu'a été forgée la littérature courtoise. A moins que ce soit le



Li commence le rommans de per
 au entaves qui haundront- Et cō

ceual le galois- or de use de moule de
 ment il conquesta les armes d'incelles



Per petit seime en
 petit qui eult
 Erain d'onges
 En eult de eult
 Eult de eult
 seime en d'inges



De faire n'ceus
 doubles s'ende
 En en terre
 qui tiens ne un
 bonne semence
 seche et faire

genre courtois qui ait forgé la langue ? Peu importe. Les romans de chevalerie ont la noblesse, la dureté, la fierté et la poésie de la langue qui les porte. Ils dressent un idéal, ils sont un étendard. Le roman de Perceval est à ce titre le plus exemplaire, car il est le roman d'initiation par excellence. Perceval est ce jeune valet rustre et ignare du début du roman qui devient un chevalier excellent et dépasse Gauvain, le vaillant compagnon et frère du roi Arthur. Perceval surmonte sa *niceté* (mot du XII^{ème} siècle pour désigner l'idiotie, la naïveté) pour attendre la *prodromie*, c'est-à-dire la bravoure, mieux : la magnanimité. Coupable d'une faute quasi *originelle*, celle d'être parti en laissant mourir sa mère de désespoir, il sort victorieux de plusieurs épreuves et de sa propre fragilité.

Au fil du récit cloisonné en différents épisodes bien précis, vestiges de l'oralité du texte, Perceval est amené à réaliser une triple initiation. Initiation amoureuse d'abord, puis chevaleresque, enfin religieuse. Interviennent auprès de lui plusieurs figures d'éducateurs : sa mère, qui lui donne les conseils fondamentaux avant son départ dans le monde, puis le vavasseur Gornemant, vraie figure paternelle qui lui apprend l'art de la chevalerie, et enfin l'ermite, qui le fait se tourner vers Dieu. Toutefois, leurs enseignements comportent des limites clairement identifiables au cours du récit : c'est que Perceval devra surtout faire un apprentissage seul. C'est là toute l'importance du sens du mot *initiation*.

Mais au-delà du Graal dont la dimension religieuse n'est même pas clairement défi-

nie dans le manuscrit de Chrétien de Troyes, la quête de Perceval, finalement, c'est celle de sa propre identité. Elle est en cela celle de tout adolescent. Il est signifiant d'ailleurs que Perceval ne soit nommé par son nom qu'au moment où il prend conscience de sa faute. L'identité apparaît ici liée à la conscience, et à la morale. Avant, il n'était désigné que par des périphrases. La découverte de son identité est progressive, mais l'éclairage vient surtout d'une jeune femme, sa cousine. Cela souligne un autre caractère prégnant dans *Perceval* et dans le cycle arthurien en général : la place centrale des femmes.

Les romans de chevalerie ont la noblesse, la dureté, la fierté et la poésie de la langue qui les porte

La cour du roi Arthur

Les héros de ces romans de chevalerie, rassemblés sous le nom de « Matière de Bretagne », évoluent dans un cadre qui est celui de la cour du roi Arthur. Même s'il n'est pas tou-

jours présent et qu'il peut même sembler un peu lointain (sa première apparition le montre « *pensif et muet* »), le souverain apparaît comme une figure tutélaire dont l'ombre plane tout au long du roman, incarnant l'idéal, l'ordre et la paix. Arthur est un roi civilisateur dans une société belliqueuse : il est intéressant à ce titre que la place des femmes y soit centrale. La reine Guenièvre, modèle féminin par excellence, suscite autant, si ce n'est plus d'admiration que son mari. Gauvain, à la fin du roman, s'étend sur ses qualités : « *Elle est si belle, si courtoise et si sage que Dieu ne fit climat ou pays où on trouva sa pareille. [...] Madame la reine enseigne et instruit tous ceux*

Restiens l'annee & ser l'emence
D'un romans que il en emence
Et si le l'annee en si bon leu
D'ne puer estre sam; gnt preu
D'le fer p'le plus preudome
D'le fer en l'empire de rōme
L'est li quis phelipes de flandres
D'mier uait ne fist ahrandres
L'ique on dit que tant fu bone
M'et le promuerai que li quens
D'at r'mier que il ne fist assez
L'at il or en lui amassez
Tous les uices & toiz les maus
D'ont li quens est mondes & sans
Liquens est reh que il ne s'ouste
D'li sam gnt ne p'atolle estoute
L'et sil or maudite d'uit tui
L'ique il soit se poise lui
L'iquens aīme d'ouste iustice
L'et loiaute & sainte eglise
L'et toute uilonne her
L'est plus sages q'nil ne ser
D'ne donne selonc len angille
L'amy hypocisie et sa uigulle
D'out ne sache t'amau destre
L'es biens que feo at a senestre
L'ille sache quil le recort
L'et dieu qui touz les secrez doit
L'et ser toutes les repositulles
D'font es auers & es onttailles
L'euangille p'con dit elle
L'es biens at a senestre cele
L'a senestre selonc l'istone
L'enechie la uamne gloie
D'uient de fausse hypocisie
L'et la destre que senesie
L'charite qui de la borne oeuure
D'at ne se uante aīcōis la uenue
L'iqui la ser se celui non
D'ne uer & charite; anon
D'ier est charite; & qui dit
L'enchante selonc l'escrpt
L'ame pol on se le uer & lui
L'imant en dieu & dieu en lui
D'ont s'achies bien de uerite

Que li dons font de charite
L'ibons quens phelipe donne
L'ouques nullui nen aīre come
L'oro son frant cuer le de boīere
L'ulo et cōmande aīere
L'euait il mīer que ne ualut
L'ahandre qui ne chalur
L'echante ne de nul bien
L'il nen doutez is de rien
L'ont aīra bien saīue la pīme
L'restiens qui encene & pīme
D'at le cōmandement le cōtre
L'commencier le meillie u cōtre
L'ait cōtez en cōtre royal
L'cest li liures du graal
D'ont li quens libaila le liure
L'ostrez q'ment il se deliure
Cest fu au tempo q'ebres florissent
L'fueillent boīenge p'ue uer dissent
L'et al oīsel en lor lary
L'ouement chantent au matin
L'et toute tiens de ioie en flame
D'li fuis a la uenue d'aine
L'elagaste forest soustamine
L'eleua ee ne li fu pīme
D'il saīelle ne meit
L'or san chireeur & preit
L'et toz gnuelos et tout amli
L'ores du manoir saīere illi
L'penla que ueoit uer
L'herceuro que saīere auoit
D'les auamnes li herceuro
L'ry bues et d'ri uaches auoient
L'ami en la forest sen carte
L'et maintenant le cuer du uerite
D'au le d'uit temps li estoit
L'et pour le chant que il oī
L'et oīstiaus q'ioie fesoient
L'outes ces choses li plesoient
L'p'la douceur du temps seīam
L'at an chaceur le frant
L'le leste aīer pīme
L'p'le herbe fereīe & entorant
L'al uā d'at saīere saīer
L'et gntelos que il portoit

qui vivent. D'elle descend tout le bien du monde, elle en est source et origine... »

Face à ces dithyrambes, les attributs d'Arthur tiennent en trois mots : « *plus sain, plus ardent, plus vigoureux* » que jamais. Si Arthur est la tête de cette société, Guenièvre en est le cœur et l'âme.

La femme a une place essentielle jusque dans la progression de Perceval. C'est sa mère qui lui donne les premiers conseils au moment de son départ, rudiments élémentaires de courtoisie et de religion. C'est Blanchefleur ensuite qui non seulement opère l'initiation amoureuse de Perceval, en lui révélant la délicatesse des sentiments, mais qui le pousse aussi à se *dépasser*, en lui offrant la possibilité de s'illustrer en tant que chevalier. C'est la cousine de Perceval, enfin, qui lui apprend son identité, et qui donne un sens à l'épisode du Graal survenu dans le château du roi Pêcheur. La *dame*

des romans de chevalerie est belle, douce, souveraine, inspirante et forte.

La légende arthurienne est antérieure à Chrétien de Troyes. A la même époque, Geoffroy de Monmouth, gallois, et Wace, normand, firent d'Arthur une sorte de roi national : descendant d'Énée, figure légendaire et héroïque, défenseur de l'identité bretonne contre les Saxons et les Angles, Arthur était protecteur de la chevalerie, de la culture et du christianisme contre les peuples païens. Chrétien de Troyes atteint avec *Perceval* un niveau inégalé de subtilité et de densité, et l'inachèvement-même de l'œuvre (l'auteur est mort avant d'avoir achevé le roman) pousse à la réflexion et à la méditation. Lisez, si m'en croyez, *Perceval* de Chrétien de Troyes, et écoutez *Parsifal*, l'opéra de Richard Wagner : sept siècles d'écart peut-être, mais le même frémissement. ■

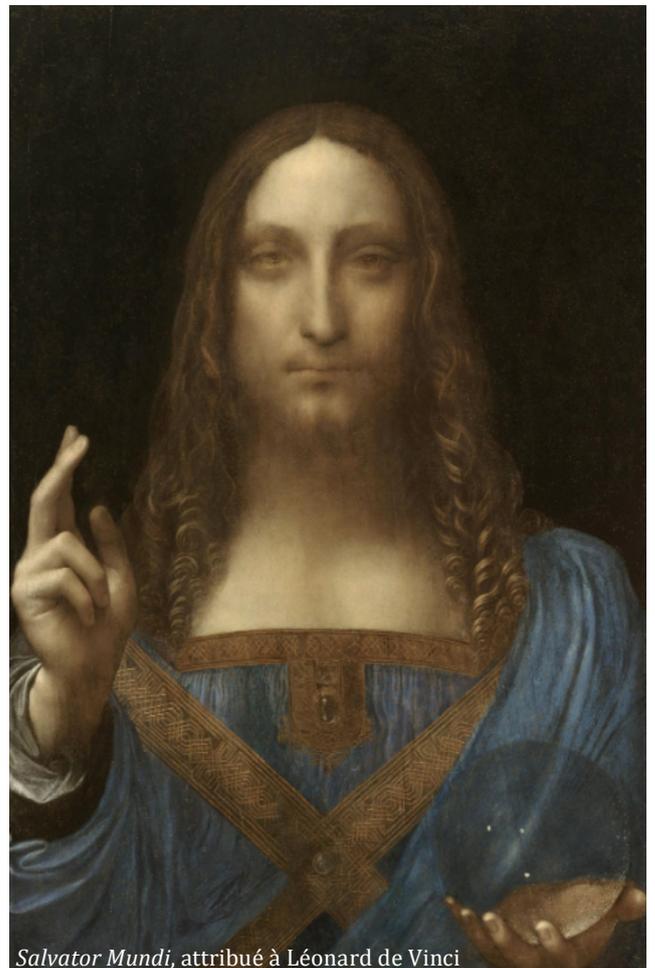
Le prophète des temps modernes

Par Olivia Jan

Reconnu pour son talent de peintre, Léonard de Vinci excellait surtout en qualité d'ingénieur, d'architecte et de scientifique. Retour sur "l'œuvre de papier" du génie sans frontières.

Vendue 450 millions de dollars en 2017 au prince héritier d'Arabie Saoudite, l'œuvre la plus chère de toute l'histoire tire sa valeur de ce qu'elle est peut-être de la main de Léonard de Vinci... ou pas ! Le Louvre jugerait le *Salvator Mundi* authentique, mais le laboratoire de recherche des musées de France, le C2RMF, situé dans le Louvre, aurait examiné confidentiellement le tableau et réfuté cette thèse. Depuis son achat à prix d'or, l'œuvre n'a jamais été revue du grand public. Les Saoudiens se seraient-ils fait berné ? Toujours est-il que les experts ne parviennent pas — du moins officiellement — à arracher le tableau des ténèbres du mystère Léonard.

Du peintre toscan ne sont conservés qu'une quinzaine de tableaux, de son activité d'architecte aucun bâtiment, et de son fourmillement en tant qu'ingénieur, de



Salvator Mundi, attribué à Léonard de Vinci

nombreuses réalisations dont on ne sait si elles sont réellement de sa main. Le maître de Vinci laisse peu d'œuvres qui soulèvent d'ailleurs plus de questions que de réponses. Meilleur peintre, meilleur sculpteur, ingénieur brillant, Léonard est aussi musicien hors pair, excellent danseur, étonnant metteur en scène, homme séduisant et affable, d'une beauté époustouflante. La géologie, les sciences, l'anatomie, la botanique n'ont pas de secrets pour lui. Il semble réunir toutes les qualités qu'un homme puisse posséder et ses inventions ont une allure prophétique. Jamais on ne louera plus dignement cette figure qu'en la baptisant de quasi-divine, ainsi que l'a fait Giorgio Vasari (1511-1574) dans son recueil des vies des artistes : *« On voit la Providence réunir sans mesure en un même être la beauté, la grâce, le talent et porter chacune de ces qualités à une telle perfection que, de quelque côté que se tourne ce privilégié, chacune de ses actions est divine. C'est ce que l'on a pu voir dans Léonard de Vinci, qui réunissait à une beauté physique au-dessus de toute éloge une grâce infinie dans tous ses actes ; quant à son talent, il était tel que, quelque difficulté qui se présentât à*

son esprit, il la résolvait sans effort ». Homme d'élite tel qu'il en existe peu, Léonard de Vinci est un feu-follet qui navigue entre l'ombre et la lumière.

Les temps de la démesure

Fils illégitime de notaire et de paysanne, Léonard naquit en 1452 dans une petite bourgade de Toscane, à Vinci. Terre sobre et solide, sa patrie ne lui lègue ni le génie riant ni l'esprit libre qu'on lui connaît, mais une nature robuste et vigoureuse qui ne s'essoufflera pas devant le départ en France, même à l'âge de soixante-quatre ans. Sur son berceau, se penchent son grand-père et son père, tenu responsable de l'éducation de son fils, tandis que la mère de l'enfant en est éloignée. On ne sait ni où ni comment les dispositions du petit génie se manifestèrent, mais son père eut toutefois l'intelligence de les mettre à profit, l'année de ses douze ans, en l'envoyant en apprentissage chez Andrea del Verrocchio, sculpteur, peintre et orfèvre attiré des Médicis. Léonard part donc s'installer à Flo-



Scène du film La Vita di Leonardo, fête du Paradis

rence, où il suit un apprentissage d'excellence, à l'aune des plus grands maîtres. Il est aisé d'imaginer le jeune homme jouer avec habileté de ses mains et de son esprit, malgré l'enseignement exigeant, sans connaître les balbutiements du débutant. Il y signe rapidement ses premiers coups d'éclats, protégé par les Médicis.

Ces dix-huit années à Florence lui impriment un caractère incroyablement perfectionniste qui l'empêchera toute sa vie durant de terminer ses œuvres. Mais c'est aussi à Florence, ville totalement en chantier, qu'il puise aux sources sa frénésie créatrice. Il est marqué par les grandes fêtes qu'organise la capitale toscane pour la Saint-Jean, l'Ascension et le Carnaval. A cette occasion, des mécanismes théâtraux sont commandés aux ingénieurs de la ville : Brunelleschi, pour ne citer que lui, fait voler un Christ parmi une nuée de petits chérubins. Et lorsqu'en 1482 Léonard est appelé à Milan, à la cour de Ludovic le More, c'est en qualité d'ambassadeur artiste, d'ingénieur, d'hydraulicien, mais aussi d'organisateur de fêtes et de divertissements qu'il s'y rend. Ses talents ne sont pas démentis par le duc régent de Milan qui lui commande une fête à l'occasion du mariage de son neveu Jean Galéas Sforza avec Isabelle d'Aragon. *La Festa del Paradiso* — telle que nous la retenons — est une ode à la princesse napolitaine, dans laquelle les dieux de l'Olympe tissent les louanges d'Isabelle. La pièce est d'un ami de Léonard, mais la mise en scène

Léonard de Vinci, qui réunissait à une beauté physique au-dessus de toute éloge une grâce infinie dans tous ses actes ; quant à son talent, il était tel que, quelque difficulté qui se présentât à son esprit, il la résolvait sans effort

est d'un indiscutable virtuose. La fête s'ouvre sur de virevoltantes danses napolitaines en hommage à la nouvelle duchesse de Milan et se poursuit avec un coup de prestidigitateur : un rideau de satin tombe et dévoile le Paradis dans toute sa merveille, tandis que musique et lumière éclatent. Extraordinaire pour l'époque, le Paradis est une pièce de mécanique sur axe avec différents plateaux :

un gigantesque demi-œuf doré avec de nombreuses lumières qui rappellent les étoiles et les sept planètes, orné à l'extérieur des douze signes zodiacaux et précédé des cortèges des dieux aux chants doux et suaves. L'originalité de Léonard réside dans la parfaite synchronisation des sons et des lumières et dans le soin apporté à chaque détail : il dessine lui-même les costumes des figurants et les

jeux de pyrotechnie, et surveille chaque note de musique. C'est une œuvre d'art totale qui émerveille la cour, tant l'artifice est maîtrisé et le spectacle hors du commun. C'est l'œuvre d'un magicien.

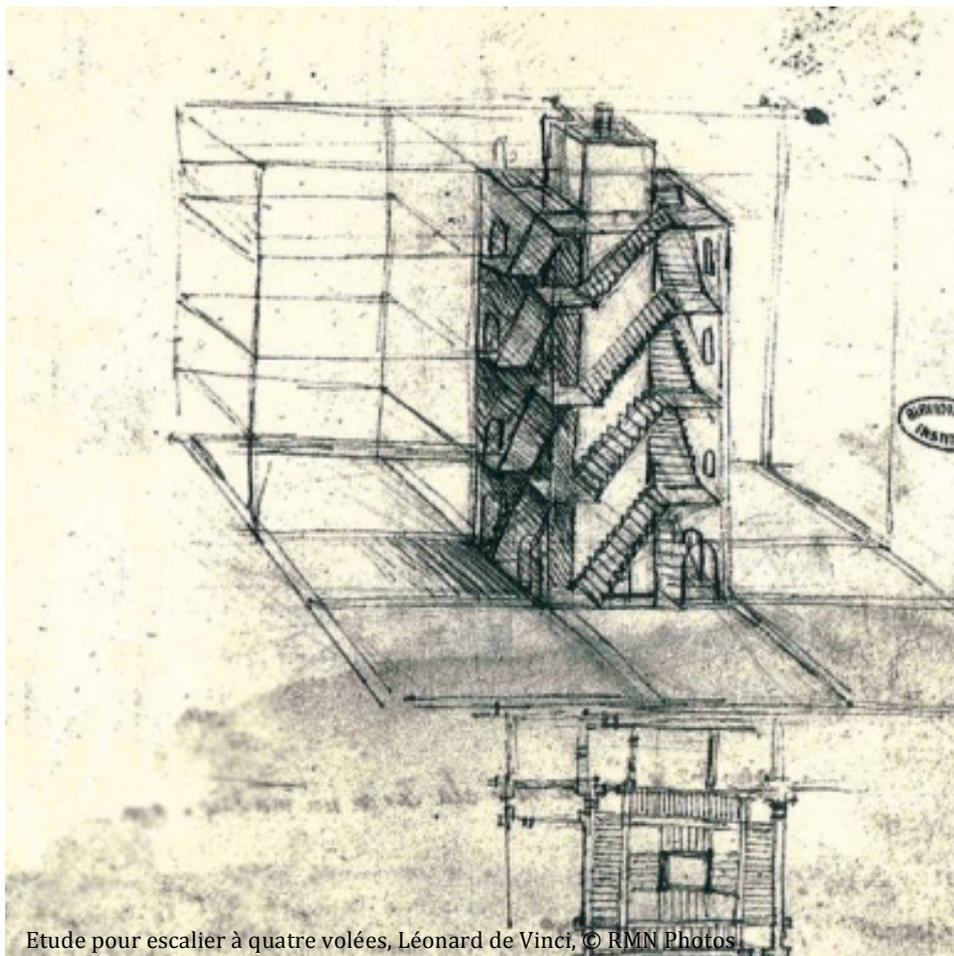
Au service du prince des arts et des lettres

Le maître florentin demeure presque vingt ans à Milan au cours desquels son esprit fonctionne en permanence. Il est contraint de fuir à l'arrivée de l'armée française menée par Louis XII qui fait valoir ses droits héréditaires sur le duché de Milan et qui

chasse les Sforza. Âgé de cinquante ans, Léonard de Vinci retourne sur les routes du mercenariat artistique : appelé de toutes parts, il hésite un temps à se ranger du côté français, se rend à Mantoue, multiplie les voyages à Rome et à Florence, en attendant l'homme providentiel. Cet homme idéal c'est François I^{er}. Léonard de Vinci aurait fait sa connaissance à Bologne, aux côtés de la délégation papale venue signer le concordat, suite aux revendications du vainqueur de Marignan sur le duché de Milan. Cultivant le beau et à la quête de la perfection, Léonard trouve dans cette figure royale le protagoniste idéal du troisième acte de sa vie. Il est fasciné par ce roi séduisant, ce chef de bataille, jeune de dix-neuf ans. Le roi qui veut créer une cour brillante presse Léonard de venir en France. Le maître italien hésite peu, franchit les Alpes en 1516, conscient qu'il effectue son dernier voyage, emportant avec lui *La Joconde*, *Saint Jean-Baptiste* et *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus*

(tous trois conservés au Louvre). Il est royalement reçu au manoir de Clos Lucé à proximité d'Amboise où il coulera les trois dernières années de sa vie. Il charme le prince des arts et des lettres qui trouve en lui son âme sœur. Une franche complicité s'établit entre les deux hommes, fondée sur une vive passion intellectuelle. Léonard est nommé premier peintre, "architecte" et

ingénieur du roi et bénéficie à ce titre d'une rente annuelle. Ce sont des années encore très fertiles pour le maître de Vinci. Il noircit ses carnets de considérations scientifiques, écrit un traité du mouvement, fait rejouer la Fête du Paradis, met au point un odomètre avec cinq siècles d'avance, construit un lion automate dont le mécanisme de base est le même que celui qui sera mis au



Etude pour escalier à quatre volées, Léonard de Vinci, © RMN Photos

point pour les automobiles... Son champ de réflexion est impressionnant !

Écrin royal, le château de Chambord est une énigme, tout comme son légendaire concepteur. L'ombre du maître toscan plane en effet sur cette demeure royale dont l'ambitieux chantier démarre quelques mois après la mort de Léonard. Le projet originel lui aurait-il été confié ? Il semble difficile

d'imaginer que François I^{er} n'ait pas fait appel à lui pour un projet d'une telle envergure : avec ses 77 escaliers, ses 156 mètres de façade, ses 282 cheminées, ses 426 pièces et ses 800 chapiteaux sculptés, Chambord est le fruit ambitieux du vainqueur de Marignan, et son harmonie et son ingéniosité portent sans aucun doute l'empreinte de Léonard de Vinci. Il n'est

que de rapprocher les ingénieux systèmes d'étanchéité du château aux croquis du maître pour s'en convaincre. Que dire encore des très nombreuses études de plans centrés qui parcourent ses carnets et qui semblent trouver un aboutissement parfait dans le plan quadripartite et rigoureusement organisé de Chambord ? Que dire enfin du célèbre escalier à double révolution qui est

au cœur du château et qui trouve un écho, sinon exact, du moins troublant, dans les études d'escalier à double ou quadruple révolutions du maître toscan ? Si preuve était fournie que le château de Chambord fût bien de Léonard de Vinci, il revêtirait une double importance : ce serait son œuvre ultime, mais surtout sa seule réalisation architecturale de "pierre et d'os".

Laissons au génie florentin son *aura* de mystère... ■



Escalier à double révolution du Château de Chambord, © RMN Photos

ENTRETIEN EXCLUSIF



« *Le discours anti-élite est dangereux car un pays a besoin d'élites* »

Propos recueillis par Hervé de Valous et Alban Smith

Dans un entretien accordé en exclusivité au journal La Fugue, Éric Mension-Rigau livre une analyse originale et historique des problématiques qui entourent la notion d'élite. Professeur d'Histoire contemporaine à Sorbonne Université, Éric Mension-Rigau est titulaire de la chaire d'histoire culturelle France XIXème-XXème siècle. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages consacrés aux anciennes élites, dont Aristocrates et grands bourgeois, devenu un classique, et Enquête sur la noblesse, l'héritage nobiliaire dans la France contemporaine, il s'est fait connaître par ses travaux sur la culture et la transmission de l'identité nobiliaire en France de la Révolution à nos jours.

Pourriez-vous commencer par nous donner une définition de ce qu'est l'élite ?

La question n'est pas simple. Le latin *eliger* signifie choisir. L'élite est donc un petit nombre de personnes choisies. Plus

que les élites, mon domaine de prédilection est l'aristocratie qui, étymologiquement, est le rassemblement des meilleurs (du superlatif grec *aristoi*). La noblesse a la particularité d'être une aristocratie qui, à l'origine, a fait preuve de qualités essentiellement guerrières. Ce sont ses compétences exception-



Eric Mansion-Rigau

nelles qui ont justifié son statut exceptionnel, ensuite transmis héréditairement. C'est donc une élite ancienne, voire très ancienne, pour laquelle la définition de l'identité repose toujours sur la référence lignagère. Ce n'est plus le cas aujourd'hui des élites dans leur diversité — « *noblesse d'État* » décrite par Bourdieu, élites économiques, financières, intellectuelles... — pour qui la réussite personnelle prime sur la naissance.

Donc d'après ce que vous dites, les élites mutent selon les époques ? Certaines disparaissent pendant que d'autres se créent ?

Pensez-vous qu'un professeur d'université appartient encore à l'élite ? Très certainement il y a trente ans, maintenant c'est moins sûr et sûrement plus d'un point de vue économique et social. Donc oui, les élites évoluent. L'une des forces de la noblesse est de réussir à s'adapter aux différentes élites à mesure qu'elles apparaissent sur la scène de l'histoire, avec une volonté inébranlable de rester à leur diapason. À chaque époque, pour survivre, la noblesse s'inspire des élites concurrentielles pour s'adapter.

La constitution d'une élite est tributaire d'une politique et d'une économie. Par sa tradition de « service de l'État » la noblesse est historiquement inséparable du politique et du militaire. Au cours des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles elle substitue au service du prince le service de la France, et plus tard le service de la République. Mais elle n'entre que tardivement dans le monde des af-

aires, parce que cela ne fait pas partie de ses traditions et aussi parce que la dérogeance est très ancrée dans ses manières de penser, plus que dans d'autres pays, l'Angleterre notamment.

La bourgeoisie a donc renversé les valeurs et a mis l'argent comme critère de l'appartenance à l'élite ?

Le poids de l'argent est énorme aujourd'hui dans la société et c'est pourquoi les descendants de la noblesse font des études dont ils

espèrent qu'elles déboucheront sur des carrières très rémunératrices. Toutefois n'ayons pas une vision idyllique des sociétés passées quant à leur rapport à l'argent. La noblesse a toujours redouté le manque d'argent qui rend difficile le maintien du rang et entraîne vite dans une spirale de déclin. C'est pourquoi elle s'est sans cesse préoccupée de redorer son blason — de "*fumer ses terres*" disait madame de Sévigné — par de belles alliances avec la riche bourgeoisie, sous l'Ancien Régime les familles de fermiers généraux et, depuis le XIX^{ème} siècle, celles de la banque ou de l'industrie. Ces alliances ont été facilitées par le fait que la noblesse française — c'est sa grande particularité — est une noblesse par degré et non par quartier. Exclusivement patrilinéaire, elle efface les ascendances féminines. Un noble peut donc épouser une roturière carrée sur un sac d'écus : ses enfants resteront nobles.

Avançons encore dans le temps jusqu'à la République, la notion d'élite n'est-elle pas une entorse au principe républicain d'égalité ?

Auriez-vous une conception de la République qui interdirait la méritocratie ? Celle-ci n'est pas incompatible avec la grande conquête de la Révolution — qui n'est pas la liberté, car elle existait déjà — mais l'égalité. Depuis la nuit du 4 août, qui met fin à la société d'ordres, tous les Français sont égaux devant la loi et les emplois. Cela ne signifie pas qu'il faille empêcher l'émergence des talents !

Pourtant cette égalité n'est toujours pas atteinte puisqu'on remarque toujours en France un fort rejet des élites comme récemment avec la crise des Gilets jaunes...

La Révolution française n'est pas une révolution communiste, même si Staline est déjà dans Robespierre : le droit de propriété n'a jamais été remis en cause. Si l'égalité juridique a été établie, l'inégalité demeure car elle fait partie de la nature humaine. Pourquoi certains résistent-ils au covid et d'autres pas ? C'est bien la preuve que les hommes sont inégaux devant la maladie ! Ils le sont aussi en tous domaines. C'est la loi de la vie. L'État est là pour compenser les inégalités naturelles par la solidarité : c'est « l'édredon social ». Mais il doit aussi encourager l'initiative individuelle, et donc le développement des compétences personnelles, pour produire de la richesse et donc de l'inégalité. L'impôt et la redistribution servent alors à éviter qu'il y ait des gens très riches et très pauvres.

Donc le sentiment de fracture entre les élites et le reste de la population ne provient pas uniquement d'une différence financière ?

Au XIX^{ème} siècle, s'est créée une bourgeoisie qui développait l'industrie. On peut lui reprocher son paternalisme mais elle produisait richesse et emplois. Aujourd'hui ceux qui cristallisent les hostilités ne sont plus les capitaines d'industries mais ceux qui gagnent de l'argent grâce à la financiarisation de l'économie déconnectée de

l'économie réelle. C'est contre cette élite tirant un profit maximal de la mondialisation que s'est constitué le mouvement des Gilets jaunes. Les élites nobiliaires, qui ont toujours eu de l'empathie pour la société rurale, ne sont sans doute pas restées indifférentes à l'égard de ces « gilets jaunes » incarnant une France qui s'accroche à son terroir et à un ancien monde qui fait de la résistance pour continuer à exister. La France, en effet, ne se résume pas aux grandes villes et aux quartiers difficiles... La noblesse est par essence une élite de proximité : elle est historiquement inséparable d'un espace géographique, la France : c'est son territoire qu'elle a parsemé de ses châteaux et c'est son histoire qu'elle a peuplée de ses ancêtres. La noblesse n'existe pas sans attaches, sans racines, sans héritages. Le problème des élites aujourd'hui est qu'elles apparaissent coupées du monde réel, y compris les politiques car le non-cumul des mandats, qui fait disparaître le député-maire, rend l'assemblée nationale « hors-sol ». Mais le discours anti-élite, de plus en plus répandu, est dangereux car un pays a besoin d'élites.

En France, la noblesse a été cette élite pendant plusieurs siècles, peut-elle encore prétendre servir d'inspiration pour nos élites ?

Votre question surprendrait nos élites politiques... Mais vous avez raison de vous tourner vers le passé. Le problème aujourd'hui est que la classe politique, obsédée par les sondages, vit dans la courte durée ; les historiens, eux, vivent dans le

temps long et les peuples ont de la mémoire. La terrible épreuve que nous vivons depuis plus d'un an a sans doute un sens : celui de nous rappeler qu'en histoire tout est réversible. Ce qu'on nous avait montré comme irréversible semble en effet aujourd'hui réversible : les capitales qu'on rebaptisait de cet affreux néologisme « ville-monde », perdent leur attrait au profit des villes moyennes dont les maisons avec jardin offrent un bien plus grand confort de vie en temps de télé-travail, les consommateurs privilégient de plus en plus les circuits courts pour leurs approvisionnements, on recrée des industries en France alors qu'on a tout détruit depuis quarante ans...

La noblesse est héritière d'un patrimoine matériel et immatériel qui puise ses racines dans les valeurs chevaleresques — le sens de l'honneur, le réflexe du service d'autrui, l'appétence pour la transcendance spirituelle, —, qui donne aux individus et familles un cadre solide et les aide à surmonter les crises. Quand s'y ajoutent le sens du travail et de la gestion, acquis par la noblesse au cours du XX^{ème} siècle, sur le modèle bourgeois, vous avez toutes les qualités pour tenir dans le temps. Donc oui, la noblesse reste un modèle pertinent.

Selon vous, alors que cela fait bien longtemps qu'elle n'a plus aucun rôle officiel dans la société, pourquoi la noblesse cristallise-t-elle encore tant les passions - bonnes ou mauvaises - à son sujet en France ?

Si elle est moins présente sur la scène politique qu'elle l'était encore avant 1914, la

noblesse continue à susciter un réflexe de non indifférence, qui va de la fascination à la dénonciation. Elle reste très présente dans les imaginaires collectif et dans la littérature : elle peuple la tragédie depuis l'antiquité, la comédie des XVII^e et XVIII^e siècles, le roman depuis le XIX^e siècle et a atteint avec Proust le zénith de la fascination littéraire qu'elle peut exercer. On la retrouve chez Houellebecq dans *Sérénissime* où l'un des personnages principaux est un d'Harcourt. Quant à la littérature enfantine, elle demeure emplie de prince et princesse...

Pourquoi ce réflexe de non indifférence ? D'abord parce que la noblesse est en France, depuis 1848, un monde définitivement fermé : c'est la seule élite dans laquelle on ne peut entrer que par la naissance. Surtout, elle incarne une continuité historique car elle résulte d'une transmission lignagère : il n'y a pas de noblesse sans hérédité, sans durée, sans réminiscence et sans volonté de transmission. La noblesse transmet et s'adapte. Elle incarne la résilience, ce terme à la mode emprunté à la physique qui qualifie l'aptitude d'un matériau à retrouver sa forme initiale après un

choc et qui, en psychologie, décrit la capacité à surmonter les épreuves. Les familles de la noblesse apparaissent comme des sommes narratives et des sortes de monuments historiques mais restent très vivantes.

Mais sommes-nous d'accord que la noblesse ne fait, aujourd'hui, plus partie de l'élite car elle n'est plus "choisie" ?

La noblesse n'est évidemment plus l'élite qu'elle était dans la société d'ordres. 1789 a ouvert l'ère d'une société de classes dans laquelle peuvent s'épanouir une multiplicité d'élites. Aujourd'hui, la finance a créé une super élite mondialisée mais il existe aussi d'autres élites. La noblesse est l'une de ces élites. Elle n'a plus d'existence légale en France depuis 1848 mais elle conserve une visibilité et une culture spécifique. Ajoutons que les titres, à condition d'avoir été légalement enregistrés, peuvent encore figurer sur les passeports et les cartes d'identité. C'est un des paradoxes dont l'histoire de France est riche... ■

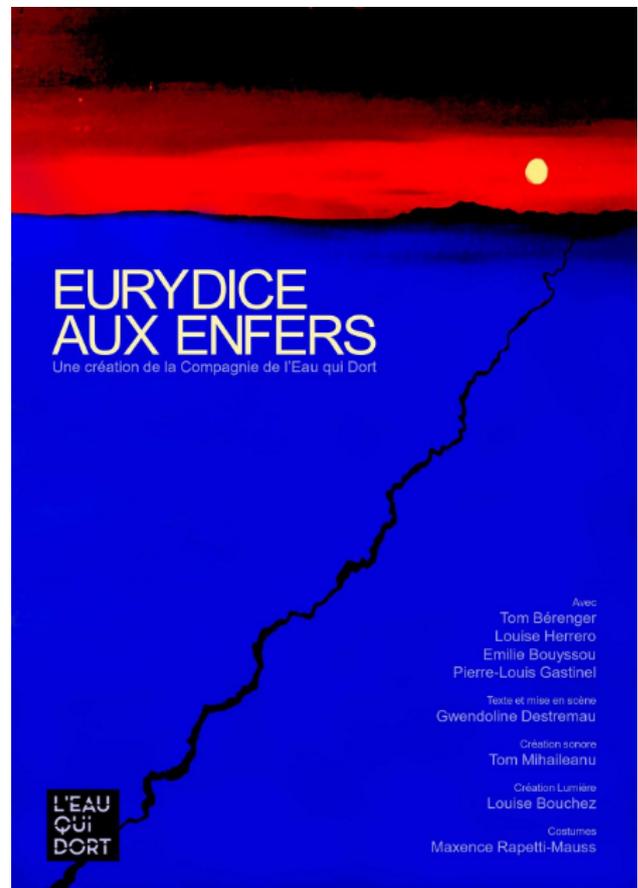
NOS COUPS DE CŒUR ...

Eurydice aux Enfers

Création de la Compagnie de l'Eau qui dort

Par Violaine Epitalon

Jusqu'où iriez-vous par amour ? Dans cette réécriture du mythe antique, Gwendoline Destremau, metteuse en scène de la Compagnie de l'Eau qui dort, inverse les rôles et fait éclater la rage d'Eurydice, séparée d'Orphée par la Mort. Dans cette interprétation, la dryade nous apparaît sous les traits d'une jeune fille insolente au point de mettre en jeu chaque parcelle de son corps et jusqu'au dernier souffle de son cœur, pour ramener à la surface l'âme de son bien-aimé. L'avancée d'Eurydice, toute revêtue d'une parure symbolique et tenue de bout en bout de son mouvement par une écriture au cordeau, interroge notre notion du destin – scandé par le coryphée –, de la valeur des sentiments et du respect pour le temps qui nous est imparti. Alors, ouvrez grand les yeux, suivez la jeune fille – attention, vous risquez de croiser un absurde Charon, un cerbère dévoyé et quelques démons arrogants – et, pour la première fois depuis des mois, sentez-vous (vraiment) vivants.



Le 28 mai et le 19 juin, à 19 heures, à Clarmart (54 rue du Moulin de Pierre). En juillet au festival d'Avignon. ■

Corniche Kennedy par Maylis de Kerangal

Par Apolline Debras

Dans le Marseille du XXIème siècle naissant s'affrontent mafia et police, police et voyous, voyous et bourgeois, parents et jeunesse, et dans ce chaos, dans ces vies dissipées et dissidentes, ciel et mer sont les seules notions d'absolu et de stabilité. Du moins le sont-ils pour Eddy, alias BG, et sa bande, que rejoint la jeune Suzanne: une Bovary moderne qui donne un élan nouveau à son existence trop confortable, trop solitaire, trop ennuyeuse lorsqu'elle cède au vide qui sépare le haut de la corniche Kennedy des abysses couleur méditerranée, s'abandon-



Extrait du film, ©allociné

nant au vide qui lui fait peur, qui l'attire, qui l'enivre et la fait vibrer.

Car, au milieu de la trame générale, qui met en scène Sylvestre Opéra, l'agent de police

dépressif, et les enfants qui n'en sont plus vraiment, et les prostituées, et les égouts marseillais, c'est une écriture brute, crue et profondément poétique qu'il faut noter dans le roman de Maylis de Kerangal .

Lorsque les jeunes

de la "Plate " s'élancent sur le Justdo-it ou le Face-to-Face, c'est la mort qu'ils nient au péril de leur vie, dans un élan qu'il est difficile de refuser, qui t'emportera peut-être, lecteur. ■

The Parisianer. Chroniques du Muséum

Par Charlotte Chomard

Il est temps ! Temps d'arpenter les musées, de fouler les terrasses, de lézarder dans les jardins... Et pour renouer avec ces joies - je dirais presque d'antan -, quoi de plus divertissant et instructif qu'une exposition à ciel ouvert ! C'est ce que propose la nouvelle exposition qui se tiendra à partir du 20 mai prochain au cœur du Jardin des Plantes de Paris : The Parisianer. Chroniques du Muséum, une exposition à lire, à voir et à écouter !

À l'origine de cet événement et de la série de podcasts qui s'en suivra, intitulé « Chroniques de notre planète », un projet éditorial rassemblant 21 artistes de renom pour retracer les temps forts de l'histoire du Muséum, les grandes découvertes de l'histoire naturelle et anticiper un avenir science-fictionnel ! Vous découvrirez au fil du parcours 21 affiches inédites du collectif

d'artistes The Parisianer, qui interprètent avec leur regard, leur ton et leur style des événements majeurs

comme l'arrivée du diplodocus au Muséum ou la découverte de la sexualité des plantes ! Les éditions du Muséum, quant à elles, vous invitent à découvrir le magnifique ouvrage graphique à l'origine de cette exposition. Ainsi, pourrez-vous lire un rapport secret du réseau du musée de l'Homme envoyé à Jean Moulin par la résistante Suzanne X, le reportage d'une envoyée spéciale dans le Pacifique Nord sur le continent de plastique, ou encore un compte-rendu de 2098 du planétologue Thomas Pasquette évoquant une colonie humaine oubliée sur Mars. Le tout illustré par les affiches inédites des plus célèbres illustrateurs contemporains. Décidément un beau projet, prônant la transversalité des arts, accessible à tous et pour tous. Alors, sortez vite de chez vous et plongez dans la grande épopée naturaliste, à l'instar de nos chroniqueurs graphiques anachroniques, et imaginez votre propre histoire naturelle... ■





Nous contacter :
lafuguejournal@gmail.com

Nous suivre sur Facebook et Instagram :
[lafuguejournal](#)